

multipliant les devenirs possibles. Citons la phrase de Irène Bessière placée en exergue de l'ouvrage : « Le fantastique n'a plus rien de commun avec l'impossible ou l'étrangeté ; il désigne la véritable familiarité, la banalité du quotidien ». On ressort de ce livre l'esprit plus large, plus à l'écoute des coïncidences et des surprises de la vie. Pour ceux qui ont le temps et la curiosité, les auteurs précisent que deux nouvelles du recueil ont été entièrement rédigées par chacun d'eux, à charge pour le lecteur perspicace de les découvrir.

Éric Chassefière



Éric Barbier

Béatrice Pailler, *L'Or-la-Nuit*, Encre Vives, 2024, 6,60 €

« Dans la chaleur de la langue humanité et infini se rejoignent ». Par cette recherche d'une écriture incarnée Béatrice Pailler esquisse ce qui sera sa propre langue poétique, une intimité de rupture où les bases de l'humanité se retrouvent dans le bouleversement de la vérité.

« L'or qui vient la nuit est acceptation et renaissance », cette lumière qui dans la nuit accède à d'autres significations, quand l'apaisement n'est pas renoncement. Sur « Le blanc des heures » s'inscrivent les étapes du corps, pour contredire les successives définitions du temps, « Celui des heures bleuissant / Où les lumières en aveugles / Se heurtent à l'informe ». De ce qui n'aura pu prendre forme, visage, le manque est-il le manque quand on sait en nommer la substance ? Par les teintes de l'absence le cri au soir signe la fin du jour ; l'indulgence conduira à la faiblesse si on ne sait en deviner les effacements.

« L'ombre pour rosée / Pleure à son corps », un corps lieu de mémoire dont le temps voudrait le déposséder ; car peut-être la lumière du jour favorise-t-elle plus la chute que certaines obscurités de la nuit.

« Dans l'absence / À soi-même / Être le poème / L'Or de la nuit ». Une nuit pour mesurer le temps des rêves, quand dans les regards persistent d'anciennes présences, un regard fait de ce que l'on ne voit plus. « Pâle silencieuse / La nuit vaut saison ».

« De longue mémoire/ L'Or-la-Nuit/ Trace sur le silence/ Une langue », une langue dont Béatrice Pailler connaît l'emploi, vers simples lexique éclairé par un sensible usage des mots : car cet *Or-la-Nuit* n'est pas un jeu et le poème à bien être lu promettra une autre renaissance.

Eric Barbier

Yves Leclair, *Le Village de l'idiot*, Pierre Mainard, 2024, 14 €

« Manuel d'aération en forêt », ce *Village de l'idiot* se présente comme un récit émaillé de haïkus donné par le poète-pèlerin Yves Leclair, plein observateur ici de la réalité la plus élémentaire. Une simplicité qui impose de porter le regard à hauteur du plus infime détail.

Récit de voyage ou de marche, d'adieu aux villes. « Idiot perdu dans les nuages/ village lointain », écrit par un marcheur d'absolu, peut-être dans « cette langue chantante que seuls les sourds entendent ».

Le voyage ainsi ne pourra être un prétexte pour la seule narration de futilités anecdotes, les lieux communs tant répétés par une littérature touristique. Le voyage consistera à savoir trouver le lieu véritable dans l'envers du regard, de l'écoute. « Un jardin de silence clos et grand ouvert, comme un cloître qui donnerait sur le ciel ». Dire sans asséner, enseigner sans démontrer : l'heure perdue pose une question de confiance.

Le végétal par sa puissance : pins et fougères sous-bois océaniques, ramène les pensées à une plus juste hauteur, pour reconnaître la force subtile et « la finesse d'âme des hautes graminées ». Joies simples, alors, en comprenant tout ce qu'il aura fallu d'années pour parvenir à cette simplicité.

« La bruine recolore imperceptiblement le saule, le chêne en vert mimosa, en vert tendre », le principe retrouvé d'une eau de pluie qui par certaines particularités de l'œil permet de retrouver la singularité des couleurs, les références d'un paysage, intérieur aussi. Un présent lucide. « Être au bord du ciel, selon Po Chu Yi, c'est être à la jointure du ciel bleu et de la terre noire, à cette difficile suture : bas et haut ». Pour entendre des voix sans savoir qui parle, entendre des paroles pour en comprendre le silence. Écrire, une vie par procuration pour celui à qui il ne suffirait pas d'être ? Un défaut indispensable alors, une mélancolie incarnée. « S'effacer/ dans la chanson/ du pêcheur qui s'éloigne ».

La nuit nous risquera-t-elle en d'autres clartés ? La lumière des eaux d'une cascade est une confiance que l'on trahirait en voulant la répéter.